



De gauche à droite : Enrico Tallone, Stefano Gervasoni, Elisa Tallone, Giuseppe Caccavale et Eleonora Tallone devant le « Viale dei Canti », à l'Institut culturel italien de Paris. BRUNO LEVY POUR « LE MONDE »

Le mur à l'italienne

Fresques poétiques pérennes, reconstruction d'ailes... L'Institut culturel italien de Paris multiplie les chantiers

ARTS
C'est entendu, les murs ont des oreilles. Certains sont aussi doués de parole. Prenez l'une des parois de l'hôtel de Galliffet, qui abrite l'Institut culturel italien de Paris (IICP). Depuis quelques semaines, elle chante des vers, à travers des haut-parleurs dernier cri et des graffitis vintage, disposés sur cinquante mètres de large et quatre de haut. Il faut le voir pour le croire, et l'entendre pour le comprendre, alors allez-y, c'est gratuit : arpentez les rues du 7^e arrondissement, évitez les quelques piétons et Pokémon qui traînent çà et là – l'été, il n'y a pas un chat, surtout s'il fait un temps de chien –, franchissez l'enclos qui borde l'entrée du 50, rue de Varenne, et vous tomberez nez à nez avec un berger.

Il s'agit, soyons précis, d'un « pasteur errant, en Asie, la nuit », comme l'indique le titre de la pastorale écrite par Giacomo Leopardi, en 1830. Seule la première strophe a été reproduite sur la cloison de l'hôtel – « encore heureux ! », soupirent les grincheux, la suite du poème n'étant pas très *feel good*, il est vrai.

Leopardi en eut l'idée en lisant un article du *Journal des savants*. Notre confrère y racontait comment, lorsqu'ils traversent les steppes, les nomades kirghizes chantent à la lune des paroles tristes, sur des airs plus tristes encore : pas de quoi ébaudir Pikachu, certes, mais ça vous plante le décor – lyrique, cosmique, grandiose.

Dans une autre vie, Marina Valensise fut journaliste, elle aussi. Ces quatre dernières années, elle tenait plutôt de la bergère passe-muraille et saute-mouton : sous sa casquette de directrice de l'IICP, elle a aidé les artistes les moins galeux de la Botte à franchir les barrières des Alpes et de la reconnaissance.

En 2015, elle a publié une histoire bilingue de l'hôtel de Galliffet aux éditions Skira. Dans une veine stendhalienne, elle en conte les intrigues de pouvoir, de couloir et de boudoir de l'époque de Talleyrand, qui y avait installé son bureau en 1797, jusqu'au rachat par l'Etat italien, en 1909. A l'automne, la *signora* s'en retournera vers sa Calabre natale, et laissera les clés de l'institution, qui dépend du ministère italien des affaires étrangères, au critique Fabio Gambaro, jusqu'ici correspondant culturel de *La Repubblica* à Paris.

Le « Viale dei Canti »

L'inscription du chant léopardien sur l'enceinte de l'*Istituto* est donc, pour la directrice, une manière d'éloge. C'est surtout une ode à une notion éminemment italienne et difficilement traduisible, l'*estro*, qui renvoie tout à la fois à l'esprit, à l'inspiration et à la fantaisie – le *maestro* étant celui qui parvient à maîtriser, d'une main ferme, ce feu créatif. Pour le célébrer, Marina Valensise a imaginé une œuvre polyphonique et pérenne, le *Viale dei Canti* (« l'allée des chants »). Elle en a confié la réalisation à trois habitués de l'Institut, qu'elle avait auparavant invités pour des concerts ou des expositions.

A charge ainsi, pour l'artiste plasticien Giuseppe Caccavale, de cueillir la fine fleur de la poésie transalpine et de l'inscrire sur le mur reliant le bâtiment principal de l'IICP à la rue de Grenelle, dont l'entrée est condamnée depuis les attentats du 13 novembre. Outre Leopardi, le choix de Caccavale s'est porté sur quatre poètes du XX^e siècle, injustement méconnus, Alfonso Gatto, Leonardo Sinisgalli, Bartolo Cattafi et Lorenzo Calogero. Chacun évoque une région de la Péninsule – côte amalfitaine, Latium, Pouilles et, *last but not least*, Calabre, ce qui, à entendre Caccavale, relève moins du fayotage que de la rime heureuse.

A charge ensuite, pour l'éditeur Enrico Tallone, de fournir les 5252 signes typographiques nécessaires au projet : va pour une police Didot sur certains titres en majuscules, va pour une fonte Tallone sur le reste des textes. A charge enfin, pour le compositeur bergamasque Stefano Gervasoni, de mettre certains de ces vers en musique, sachant que six baffles encastrés dans la cloison peuvent les diffuser à tout moment, de manière aléatoire.

Les travaux se sont étalés du 7 avril au 26 mai – date de l'inauguration du *Viale*, avec petits fours, grands discours et concert pour « *mezzo-soprano, piano et électronique en temps réel* ». Professeur au Conservatoire de Paris, Stefano Gervasoni a fait entendre un « *sillon sonore* » mêlant, avec la complicité d'ingénieurs de l'Ircam et de l'université de Padoue, traces poétiques et bruits du chantier.

La directrice a imaginé une œuvre polyphonique dont elle a confié la réalisation à trois artistes habitués de l'« Istituto »

Pour tenir les délais, Giuseppe Caccavale s'est de son côté entouré d'anciens élèves des Arts déco de Paris, où il enseigne quand il ne travaille pas dans son atelier, près d'Ostuni, dans les Pouilles. L'homme, qui représenta l'Italie à la Biennale de Venise en 2015, aime les symboles ; il en voit un joli dans ce *Viale* qui fait écho, selon lui, au métier des premiers émigrés italiens en France, pour la plupart maçons ou ouvriers.

Il a utilisé la technique dite du « *spolvero* », mise au point durant la Renaissance pour réaliser les fresques : « *On transfère les lettres au poncif sur des couches d'enduit frais, puis on les grave au ciseau. Cela fait vibrer la peau du bâtiment qu'est le mur ; chaque lettre semble une feuille* », dit-il avec accent.

Dans son imprimerie d'Alpignano, près de Turin, la famille Tallone travaille elle aussi à l'ancienne, disposant les caractères de plomb un à un, à la main. Avec ses filles Eleonora et Elisa, Enrico a repris l'entreprise fondée dans les

années 1930 par son père, Alberto. D'abord libraire-antiquaire à Milan, Alberto fut l'élève de l'imprimeur dijonnais Maurice Darantière – dont les héritiers fabriquent encore les ouvrages de « La Pléiade » –, avant de devenir éditeur et typographe, à Paris puis Alpignano. Il a notamment dessiné le caractère qui porte son nom. Un modèle de « *clarté latine* », selon son fils, qui y voit l'antithèse des ombres gothiques et anglo-saxonnes qui planent sur trop de logiciels de traitement de texte.

Fantômes de Pavese ou Neruda

Si vous passez par le Piémont, faites une pause à Alpignano : Enrico vous fera visiter les lieux, offrant ici une délicieuse compote de kakis du jardin, saluant là les fantômes de Cesare Pavese ou Pablo Neruda – amis de la famille dont les livres trônent parmi les 400 titres du catalogue maison, entre Enzo Ferrari, Emily Dickinson et Jean-Luc Nancy. Au passage, votre hôte exhibera peut-être une lettre du général de Gaulle vantant la « *magnifique* » édition Tallone de *La Physiologie du goût* de Brillat-Savarin.

Du goût, les Tallone en ont : l'un de leurs derniers volumes, édité à 320 exemplaires, *Le Manuel des Amphitryons* de Grimod de la Reynière, « *veut être, avec une initiative et des papiers italiens, des textes français, des encres allemandes et des caractères anglais, un hommage à la civilisation de l'Europe* », y lit-on en coda. « *C'est le fruit d'une dizaine d'années de travail* », embraye Enrico à toute allure, devant la splendide locomotive noire qui signale l'entrée du jar-

din, sans qu'on n'ait jamais envie, devant ce vibrionnant mélange de prestesse et de minutie, de dire « stop ».

Avant de quitter son *Istituto*, Marina Valensise a appuyé sur un dernier bouton : stARTT, du nom de l'agence d'architecture romaine qui a remporté, le 14 juillet, le concours lancé au printemps pour redessiner les deux « ailes perdues » de l'hôtel de Galliffet. Projet minéral, flexible, fonctionnel : ne reste plus qu'à trouver les financements.

« *L'aile est, inachevée depuis les années 1950, accueillera des salles de cours et des bureaux, tandis que l'aile sud, démolie dans les années 1960 parce qu'elle menaçait de s'écrouler, est destinée à devenir un lieu de résidence et d'échanges pour les promoteurs de l'excellence industrielle, artisanale et culturelle italienne en France* », espère Marina Valensise. Si ces murs-là parlent si bien, c'est sans doute parce que leurs principaux interlocuteurs ne les considèrent pas comme une matière morte et inerte, mais pour ce qu'ils ne devraient jamais cesser d'être – des lieux de vie. ■

AURELIANO TONET

Exposition « *Les Ailes retrouvées de l'hôtel de Galliffet* », jusqu'au 30 décembre, à l'Institut culturel italien de Paris (IICP), 50, rue de Varenne, Paris 7^e. Du lundi au vendredi, 10 heures -13 heures et 15 heures-18 heures. « *L'Hôtel de Galliffet* », de Marina Valensise (Skira, 2015, édition bilingue italo-française). licparigi.esteri.it, startt.it et Talloneeditore.com